



Sur la charité VI

Ste Marie Eugénie de Jésus

La dernière fois, je vous ai expliqué comment on pouvait aimer en Dieu les personnes qu'on aime naturellement, aujourd'hui je veux vous montrer que les répugnances naturelles n'excluent pas la charité. Et tout d'abord, quelles sont les raisons que nous avons pour ne point aimer certaines gens ?

Il y en a trois principales. La 1^{re} est qu'ils blessent notre amour-propre ; la 2^e qu'ils nous déplaisent, soit par leur extérieur ou autrement ; la 3^e parce qu'ils ont quelque défaut, ou plus encore, parce qu'ils ont fait quelque tort à nous-mêmes ou à nos parents.

N'avons-nous pas honte de nous croire capables de tels sentiments ? La plupart du temps nous ne nous l'avouons pas à nous-mêmes, mais il n'est pas moins vrai que nous sommes comme les enfants en classe : elles n'aiment pas Madame une telle parce qu'elle fait des observations piquantes, vous en savez autant que moi là-dessus. Et cependant n'est-ce pas très bon pour nous d'être humiliées, méprisées, considérées comme rien ? Ne devrions-nous pas répéter souvent cette parole du prophète : « Il m'est bon, Seigneur, d'avoir été humilié¹. »

Quant au second motif qui nous porte à ne pas aimer celle-ci ou celle-là, je vous ai déjà dit qu'il faut nous souvenir que nous ne sommes pas des bêtes, mais des êtres doués de raison, grâce à Dieu, et par conséquent, ne pas nous assimiler à la brute.

La troisième raison est tant soit peu semblable à la première. Il faudrait la changer en un grand sentiment de commisération pour les pauvres gens qui ont le malheur de nous déplaire par leurs défauts. Ils doivent être si malheureux de se voir si désagréables, si brusques, toujours une occasion de mortification pour les autres. Ne faisons pas comme les pharisiens qui ne saluent que leurs amis ? Ne savons-nous pas que si nous avons pitié des autres, si nous les supportons avec patience et amour, Dieu nous supportera aussi. Et qui de nous n'en sent un besoin extrême ?

Réfléchissons un instant ensemble, mes chères filles, sur ce qui nous touche particulièrement dans l'amour que Jésus-Christ nous porte, et nous y trouverons une grande consolation et un vif encouragement pour nous exercer à la pratique de la charité. Est-ce son tendre amour pour saint Jean dont la pureté et l'innocence l'avaient rendu si aimable à son Maître ? Répondez avec moi. Non, ce n'est pas cela. Est-ce l'amour respectueux et filial qu'il portait à sa mère, la plus pure de toutes les créatures ? Non, Seigneur, ce n'est pas cela. Mais plutôt l'amour que vous témoignez à Simon le lépreux, à la Madeleine repentante. Quel sujet de confiance pour nous car nous aussi, nous avons laissé souiller notre âme par la lèpre du péché. Nous aussi nous avons imploré la miséricorde du Seigneur. Et qui de nous n'a pas été confondu aux pieds de Jésus en lui entendant prononcer ces paroles : « Beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé². »

1. Ps 118, 71.

2. Lc 7, 47.

Nous devons donc à l'exemple du Sauveur, pratiquer la patience et la charité. Je dis la patience, car il est certain qu'il nous en faudra pour supporter le prochain. Et mes sœurs, dites-moi, que deviendrait la vertu si l'on n'avait des occasions de la pratiquer. On n'acquiert l'humilité que par de fréquentes humiliations, croyez-moi. Il en est de même de la patience qui ne peut être acquise que par les contrariétés. Sainte Gertrude avait une supérieure qui était un peu vive, il paraît. Or un jour qu'elle priait Dieu de la rendre plus douce, elle entendit cette réponse : « Ma servante me plaît, car elle s'humilie après avoir commis ces fautes d'impatience, et l'humiliation qui en provient lui est très salutaire, parce qu'elle l'empêche d'avoir de l'orgueil de ses autres bonnes qualités. De plus, elle fait pratiquer la vertu aux sœurs et leur devient une source de mérites. »

À Dieu ne plaise que vous croyiez devoir être une source de mérites pour les sœurs en conservant tel ou tel défaut. Vous comprenez ce que je veux dire qui est que nous devons remonter à Dieu par la volonté duquel tout nous arrive en ce monde et le bénir de toutes choses, quelle que soit la créature qui serve d'instrument à sa volonté. Il ne faut pas être comme les enfants qui ne peuvent voir le docteur, lorsqu'une fois il a ordonné un remède bien désagréable. Ce n'est pas parce que monsieur Gouraud ne les aime pas qu'il leur donne de l'huile de foie de morue !

Nous devons tout souffrir en ce monde et si les ennuis et les contrariétés ne nous viennent pas de cette personne-ci, ils nous viendront de celle-là. Il nous faut les prendre comme une petite médecine. Si le premier mouvement est un peu naturel, ce qui arrivera toujours à moins que vous n'ayez atteint un degré extrêmement élevé de perfection, il faut que le second soit une acceptation généreuse de la petite croix que Dieu nous envoie. Est-ce que Notre-Seigneur n'a pas fait comme la tendre mère qui goûte le breuvage qu'elle présente à son enfant ? Il a bu le calice jusqu'à la lie dans son amour excessif. Ne devons-nous pas nous estimer trop heureuses quand il nous permet d'approcher nos lèvres de la coupe d'amertume qu'il épuisa tout entière ? Et la seule chose à faire est de prendre une bonne résolution : être déterminées une bonne fois à souffrir tout ce qui se rencontrera dans votre chemin.

« Que veux-tu, mon corps, il faut en passer par là. Après un peu de travail vient le repos éternel. » C'est ainsi que faisait sainte Catherine de Gênes. Lorsqu'en soignant les malades elle éprouvait une répugnance particulière à panser les ulcères, elle appliquait ordinairement ses lèvres sur la plaie. Si nous agissions ainsi, nous serions bien moins troublées et nous ferions en cinq ans plus de progrès que n'en fait peut-être en quinze ou vingt ou même en toute sa vie une âme faible et lâche. S'il arrive que vous soyez envoyées dans une maison dont la supérieure ne vous plaît pas, tant mieux. Si nous ne savons pas supporter les petites croix, nous échouons dans la suite infailliblement devant les plus grandes.

Un très saint prêtre m'a dit qu'il avait connu des personnes qui, pour avoir méprisé de petites épreuves, en avaient subi d'affreuses par la suite et ne s'étaient pas conduites avec la force et la résignation qu'elles auraient pu acquérir. Il fit lui-même l'expérience de cette sévère vérité et l'ayant une fois prédit à une religieuse, il eut la douleur de voir sa prédiction s'accomplir. Elle qui ne pouvait se soumettre à aucune mortification quelque légère qu'elle soit, fut je crois, chassée de la maison où elle était, envoyée dans une autre et déposée de sa charge.

Résumons par ces mots qu'il faut aimer ceux qui nous rendent le grand service de nous avertir de nos fautes ou de nous faire pratiquer la vertu. Et selon saint François de Sales, comprenons que nous devons lier toutes nos aversions et inclinations avec la chaîne d'or du saint amour de Dieu.